

Le modèle développemental à la lumière des trajectoires familiales contemporaines : confirmation ou remise en question ?

Éric Widmer et Jacques-Antoine Gauthier

Centre PAVIE, Universités de Lausanne et Genève

Dans la perspective du développement familial, toutes les familles passent par un nombre délimité de phases, ordonnées et associées à l'âge chronologique de leurs membres. Ces phases sont présentées comme fonctionnellement et structurellement distinctes les unes des autres. Cette perspective a été critiquée pour son incapacité à rendre compte des réalités relationnelles issues des divorces et remises en couple et, plus généralement, de la diversité des situations familiales contemporaines (Laszloffy, 2002). Notre contribution reprend les questions posées par la perspective développementale, en se centrant sur les trajectoires de cohabitation d'individus résidant en Suisse. Nous faisons l'hypothèse que, malgré la baisse du mariage et de la fécondité, et la montée du divorce, ayant caractérisé les cinq dernières décennies, les trajectoires familiales suivent toujours un nombre limité de modèles développementaux. L'application de techniques d'analyse de séquences, issues de la biologie (Kruskal, 1983; Abbott, 1990, 1995), sur les données du module rétrospectif du *Panel suisse de ménages* permet d'approcher la question de la logique développementale de la famille dans un cadre méthodologique plus souple et donc plus respectueux des données empiriques que les approches typologiques statiques très généralement privilégiées.

Quel développement familial ?

La perspective du développement familial, telle que définie dans un grand nombre de publications entre les années 50 et 70, postule que toutes les familles passent par un ensemble limité de phases structurellement et fonctionnellement distinctes, et ordonnées dans ce que l'on a appelé un *cycle de vie familial* (Duvall, 1957; Hill et Rodgers, 1964). La plupart des typologies proposées distinguent les phases d'établissement de la famille (c'est-à-dire la vie en couple sans enfant), et les phases avec enfants préscolaires, avec enfants d'âge scolaire, et enfants adolescents. Le départ des enfants du domicile parental est également considéré comme une phase distincte, quoique l'on devrait plutôt parler à son propos de transition (Leyv et al., 2005). Celle-ci serait suivie d'une phase post-parentale, alors que le cycle de vie familiale trouve-

rait son achèvement dans la phase post-retraite. L'utilisation de la présence des enfants dans le ménage et de leur âge comme critères de distinction des phases, si évidente dans ce qui précède, reflète la centration des tenants de la perspective développementale sur la fonction de socialisation comme premier impératif familial, dans la ligne des considérations structuro-fonctionnalistes sur la question (Parsons et Bales, 1955). De ce fait, les phases sont fortement corrélées avec l'âge chronologique des parents et la durée des phases est vue comme relativement invariante d'une famille à l'autre.

La complexification des trajectoires familiales à partir des années soixante, aux États-Unis et en Europe, avec la montée du divorce, a remis en question cette vue bien ordonnée des trajectoires familiales. Plusieurs réalités socio-démographiques nouvelles sont particulièrement difficiles à prendre en compte par la perspective du développement familial. Premièrement, le nombre de structures familiales ou de types de ménages à considérer, dans une perspective longitudinale, a considérablement augmenté. Quand bien même les chercheurs n'utiliseraient qu'un petit nombre de critères tels que la présence ou non d'un beau-parent et de quasi ou demi-germains dans le ménage, et leur âge, le nombre de situations de coresidence différentes a explosé, rendant impossible l'universalité postulée des phases pour le moins problématique (Pasley, 1987).

En second lieu, l'ordonnement des phases est malaisé à établir dans le cadre des recompositions familiales, qui voient certaines familles revenir à des phases considérées comme antérieures par la perspective du développement familial, par le biais des naissances associées à la remise en couple. Comment classer les familles dans cette situation ? Elles s'inscrivent dans la phase préscolaire si l'on se centre sur la nouvelle naissance, et dans la phase avec enfants adolescents ou même dans la phase de transition vers le départ des enfants, si l'on donne la prévalence aux enfants du premier lit. Les classements deviennent alors très arbitraires. Troisièmement, le lien entre les phases et l'âge chronologique des parents est loin d'être assuré, car si les moyennes d'âge augmentent effectivement d'une phase à l'autre (Widmer et al., 2004), les variances d'âge sont également considérables à l'intérieur de chacune d'entre elles. Quatrièmement, que fait-on des individus qui n'entrent pas dans une vie de couple stabilisée sur le long terme ou, surtout, qui n'ont pas d'enfants, deux situations en forte croissance depuis les années soixante-dix ? Faut-il, comme le suggère la perspective développementale, les considérer comme hors-cycle ? Pourtant ces individus, quand on les interroge, ne se présentent pas comme « sans vie familiale » et les exclure de fait des trajectoires familiales en viendrait à exclure en réalité une part grandissante de la population. La centration sur la cohabitation, et surtout sur l'enfant, pour définir la famille, semble de plus en

plus critiquable, au fur et à mesure que la transition à la parentalité se rarefie. Une dernière critique, assez fondamentale, tient au fait que la perspective du développement familial fait correspondre sans autre forme de procès la famille à la coresidence dans un même ménage, un postulat que la recherche sur les familles post-divorce remet en question (Widmer, 1999; Widmer et La Farga, 2000). Un ménage peut cacher plusieurs trajectoires familiales différentes qui ne se sont pas inscrites en entier, par définition, dans cette même unité de coresidence.

Pour résumer, la prise en compte des trajectoires familiales empiriques s'est avérée difficile pour la perspective développementale, au regard de leur complexification par les divorces et les remises en couple, et par la montée des couples sans enfants et des individus vivant en solo. L'universalité des phases familiales, leur ordonnancement, de même que le lien existant avec l'âge chronologique, ont été remis en question et, avec ceux-ci, l'hypothèse que les familles suivent, en général, un cycle ordonné et universel de développement (Furstenberg et Spanier, 1987).

Les trajectoires de cohabitation

Dans une série de papiers récents, Andrew Abbott (2001) suggère que, dans l'analyse des processus sociaux, l'étude des séquences d'événements doit être privilégiée sur la constitution de phases a priori proposées sur la base de critères théoriques. Il souligne le fait, souvent occulté, que le pourcentage de cas qui suivent exactement un quelconque modèle théorique longitudinal est faible dans un grand nombre de situations. Sa critique, qui ne concerne pas spécifiquement la famille, répond à plusieurs des faiblesses de la perspective du développement familial : les modèles développementaux sont critiqués actuellement pour leur incapacité à prendre en compte la diversité des situations et des trajectoires. Il découle de ceci que, plutôt que d'essayer d'insérer les données dans un cadre théorique relativement rigide et inadaptable, il est scientifiquement plus pertinent de renverser la démarche en cherchant à voir à quoi ressemblent les trajectoires empiriques pour ensuite seulement les référer aux principes de la perspective développementale, tels que l'universalité et l'ordonnancement des phases.

Cette approche alternative des trajectoires familiales implique un changement de définition de niveau d'observation, de la famille comme unité de coresidence relativement stable à travers le temps, sauf pour quelques transitions-clés touchant à la composition du ménage, à l'individu ayant une trajectoire familiale. Dans la perspective des configurations familiales (Widmer, 1999, 2006), la famille ne peut avoir une trajectoire puisqu'elle est un réseau de relations individualisées, centré sur des individus à l'insertion familiale unique

(chaque individu a une famille distincte) changeant dans le temps au gré des transitions et événements familiaux. Il nous faut donc partir, non plus de la famille comme un groupe passant dans son ensemble par une série de changements, mais d'un individu passant, au cours de sa vie, par des configurations familiales changeantes. En suivant le postulat du paradigme du parcours de vie (Levy et al., 2005; Sapin et al., 2007) stipulant qu'il n'y a de trajectoires empiriquement appréhendables qu'individuelles, nous faisons l'hypothèse que les individus expérimentent des arrangements familiaux distincts durant leur vie, qui suivent une logique développementale. Nous pensons en effet que si les trajectoires familiales se sont diversifiées, elles ne se sont pas déstructurées : chacun ne construit pas sa trajectoire comme il l'entend ; des modèles subsistent marqués par des phases séquentialisées et chronologisées. Là, cependant, où la perspective développementale « classique » sur la famille ne voyait qu'un modèle unique de trajectoires familiales, accompagné de résidus, nous postulons qu'un nombre limité de trajectoires familiales a émergé, aux caractéristiques fonctionnelles et à la structure chronologique distinctes.

Certains chercheurs ont fortement souligné la labilité et l'absence de structuration sociale des trajectoires familiales dans la société contemporaine (Beck, 1986). Nous pensons au contraire que l'analyse des trajectoires individuelles révélera la persistance de modèles distincts et socialement structurés, même si ce ne sont pas ceux qui étaient dominants dans les années 1950-1960. Dans cette perspective, nous faisons l'hypothèse que les trajectoires familiales, que nous faisons équivaloir ici, pour conserver le critère usuel, aux trajectoires de cohabitation, peuvent être référées à un nombre limité de modèles séquentialisés et chronologisés, plutôt qu'à un large ensemble de types complexes et chronologiquement désordonnés, comme le suggèrent certains théoriciens de la post-modernité. Ce qui revient à dire que nous pensons la pluralisation des formes familiales limitée. En deuxième lieu, nous faisons l'hypothèse que les trajectoires familiales sont sensibles au changement social, de nouveaux modèles émergeant dans les cohortes de naissances récentes. Ces nouveaux modèles ne seraient pas moins chronologisés ou ordonnés que les anciens ; ils le seraient différemment. En troisième lieu, nous postulons que les trajectoires familiales se construisent en interaction avec d'autres trajectoires individuelles. Le lien le plus évident, que nous resterons, concerne l'interdépendance entre les trajectoires des conjoints. Ceux-ci, par hypothèse, sont amenés à avoir des trajectoires familiales très semblables par l'effet de l'horloge sociale (Sapin et al., 2007) et des normes d'homogamie d'âge : on se met en couple, aujourd'hui, avec des individus proches en âge et cette proximité d'âge implique certaines similitudes au niveau des trajectoires de vie, familiales notamment.

Cette contribution s'inscrit dans la continuité des travaux sur les parcours de vie qui cherchent à saisir les formes et la force des processus de pluralisation ayant émergé à partir des années soixante, une approche dans laquelle René Levy a été très actif (Kohli, 1985; Levy, 1977; Krüger et Levy, 2001; Widmer et al., 2003). Dans d'autres publications, nous avons approché la question, en collaboration avec René Levy, concernant les trajectoires professionnelles (Gauthier, 2007; Widmer et al., 2003; Levy et al., 2006). Les résultats obtenus alors suggéraient une pluralisation limitée de ces trajectoires pour les femmes, et la persistance d'un modèle standardisé dominant pour les hommes. La famille étant, à côté de l'activité professionnelle, l'autre grand champ d'insertion sociale des individus, il nous semble essentiel, par-delà l'intérêt de la question développementale, d'investir empiriquement la question des trajectoires familiales individuelles.

Méthodes et données

Depuis 1999, le *Panel suisse de ménages* (PSM) collecte chaque année des données auprès d'un échantillon représentatif des ménages privés en Suisse. La troisième vague du PSM incluait un questionnaire rétrospectif envoyé à 4'217 ménages (représentant 8'913 individus). Le taux de réponse est de 52.7% (4'700 individus, 2'638 ménages). Au moment de l'interview, 7% des répondants vivaient avec leurs parents, 7% vivaient seuls, 21% avec un ou une partenaire (marié ou non-marié), 59% avec un partenaire et au moins un enfant biologique et 6% appartenaient à d'autres catégories.

Pour des raisons de validité, l'analyse du sous-échantillon des individus ayant répondu au questionnaire rétrospectif était limitée aux personnes âgées au minimum de 35 ans, réduisant ainsi l'échantillon à 2'329. En effet, des séquences de vie très courtes peuvent biaiser la classification car elles ne permettent pas d'identifier de modèles clairs (Halpin et Chan, 1998). Dans son module rétrospectif, le PSM demandait aux répondants de fournir des informations concernant l'identité des personnes avec qui ils avaient cohabité, depuis leur naissance jusqu'au jour de l'interview. Chaque information particulière est associée à une année de début et à une année de fin. Nous avons recodé ces informations en dix catégories: (1) vivre avec sa mère et son père biologique; (2) vivre avec un seul parent biologique (mère ou père); (3) vivre avec un parent biologique et sa ou son partenaire; (4) vivre seul; (5) vivre avec un partenaire; (6) vivre avec un partenaire et son propre enfant biologique; (7) vivre avec un partenaire et un enfant biologique; (8) vivre avec un enfant biologique sans partenaire; (9) vivre avec des amis; (10) vivre dans d'autres configurations.

Les techniques statistiques multivariées courantes ne peuvent pas être appliquées dans une telle situation, car les mesures de distance sur lesquelles elles sont fondées, telle que la distance euclidienne, sont inefficaces pour les données séquentielles (Erzberger et Prein, 1997). Nous avons donc eu recours à l'« optimal matching analysis », une méthode statistique multivariée issue de la biologie moléculaire (Waterman 1995; Delcher et al., 1999), qui a été adaptée dans quelques travaux récents à l'étude des trajectoires individuelles (Abbott et Hryciak, 1990; Erzberger et Prein, 1997; Aisenbrey, 2000)¹. Pour l'analyse, nous avons utilisé le « freeware » TDA développé par Rohwer et Pötter², et appliqué une analyse en cluster aux mesures de distances produites par l'« optimal matching analysis ». Après avoir minutieusement considéré plusieurs solutions sur la base de critères statistiques et sémantiques, nous avons retenu la solution en six clusters.

Résultats: cinq types de trajectoires de cohabitation

Nous commencerons donc par décrire six types de trajectoires de cohabitation, issus de l'« optimal matching » et de l'analyse en cluster. Ensuite nous présenterons les associations existant entre ces types et les âges moyens auxquels les transitions familiales sont réalisées par les individus. Dans un troisième temps, nous nous interrogerons sur la construction sociale de ces trajectoires, de leurs rapports avec le genre, la classe sociale, la génération et les normes liées à l'âge.

Le premier cluster (figure 1), qui inclut plus de 44% des répondants, est caractérisé par une trajectoire en deux grandes phases séparées par une transition rapide, réalisée en deux ans, entre la cohabitation avec ses deux parents biologiques et la fondation d'une famille de procréation. Entre les deux, on observe une brève période au cours de laquelle les individus vivent seuls ou avec un partenaire sans enfant. Après cela, la coresidence avec un partenaire et un enfant biologique commence et dure jusqu'à la fin de la séquence considérée, soit jusqu'à 35 ans. Ce type de trajectoires que nous nommons « Parental » rappelle le modèle classique de développement familial (tableau 2). L'âge moyen auquel les individus suivant une trajectoire parentale commencent à vivre en solo est de 21,5 ans, celui de la première mise en couple est de 24,5 ans et celui de l'arrivée du premier enfant dans le ménage est de 26,2 ans (tableau 2). La durée moyenne de la vie en solo est de 0,9 ans, celle de la cohabitation avec un ou une partenaire est de 1,6 ans, alors que celle de la cohabitation avec un partenaire et au moins un enfant biologique est de 8,5 ans (tableau 1).

1 Une brève description de cette méthode ainsi que quelques références sont proposées dans Widmer, Eric, René Levy, et al. (2003).

2 URL disponible à: <http://steinhaus.stat.ruhr-uni-bochum.de/tda.html>.

Cette trajectoire modale est complétée par plusieurs trajectoires alternatives qui regroupent des proportions nettement plus faibles d'individus. Un second type de trajectoires de cohabitation (figure 2) concerne des répondants qui bien qu'ayant résidé en couple durant de nombreuses années, n'ont pas vécu avec un enfant biologique jusqu'à l'âge de 35 ans. Jusqu'à l'âge de 24–25 ans, cette trajectoire est semblable à la précédente mais, au-delà, la transition de la famille d'orientation à la famille de procréation devient beaucoup plus longue puisqu'elle dure en moyenne 10 ans. Ce type « Conjugale » se caractérise principalement par une vie de couple sans enfant jusqu'à l'âge de 35 ans; il concerne environ un répondant sur six. Le troisième type de trajectoires auquel nous donnons le nom de « Solo » (figure 3) regroupe 6% de l'échantillon et est caractérisé, après le départ de la famille d'orientation, par le fait de vivre seul jusqu'à l'âge de 35 ans. Cette phase, nettement plus longue que dans les deux types précédents, dure en moyenne un peu plus de cinq ans. Environ 8% des répondants (figure 4) déclarent ne jamais avoir quitté le domicile parental avant l'âge de 30–32 ans. Nous les appelons « Nestalgiques ».

Tableau 1 : Trajectoires de cohabitation : indices de durée par type de trajectoires

Type de trajectoires	Durée (années)	Père et mère biologique	Un parent biologique	Un parent biologique et parent biologique	Seul naître	Partenaire et enfant biologique	Partenaire et enfant biologique non biologique	Enfant biologique sans partenaire	Amis	Autre	Durée totale
Parentale	Moyenne 22,2	0,2	0,0	0,9	1,6	8,5	0,0	0,1	0,3	0,3	34,2
N = 1027	Écart-type 3,9	1,1	0,4	1,9	2,0	3,2	0,2	0,7	1,0	1,3	
Conjugale	Moyenne 23,0	0,1	0,0	1,4	8,5	0,6	0,1	0,2	0,5	0,2	34,6
N = 396	Écart-type 2,7	0,7	0,0	2,0	3,0	1,2	0,5	1,0	1,4	1,0	
Solo	Moyenne 21,1	0,7	0,1	5,2	2,9	0,7	0,2	0,2	1,7	1,8	34,6
N = 361	Écart-type 4,0	2,1	0,6	4,5	4,2	1,6	1,4	1,2	3,0	3,5	
Monoparentale	Moyenne 8,9	6,4	2,0	2,7	2,6	3,8	0,3	0,3	0,9	2,8	30,6
N = 215	Écart-type 5,2	7,2	4,6	4,6	3,9	4,9	2,0	1,6	2,6	5,2	
Recomposée	Moyenne 0,9	7,9	8,5	2,0	4,1	4,3	0,2	0,3	0,8	5,5	34,7
N = 138	Écart-type 1,7	10,0	10,0	3,4	4,5	5,1	1,1	1,6	2,1	8,9	
Nestalgique	Moyenne 32,5	0,3	0,0	0,1	0,4	0,3	0,4	0,4	0,3	0,3	35,0
N = 192	Écart-type 3,2	1,3	0,3	0,2	1,0	0,8	1,8	1,6	1,6	1,1	

Tableau 2 : Age moyen auquel les individus connaissent pour la première fois un statut de cohabitation, par cluster

Types de trajectoires	Age moyen	Père et mère biologique	Un parent biologique	Un parent biologique et parent biologique	Seul naître	Partenaire et enfant biologique	Partenaire et enfant biologique non biologique	Enfant biologique sans partenaire	Amis	Autre	Nombre de transitions
Parentale	Moyenne 21,5	24,5	26,2	31,0	29,6	21,3	18,2	2,4			
N = 1027	Écart-type 0,5	(5,6)	(4,2)	3,1	3,0	3,1	(6,0)	(3,2)	(5,4)	1,1	
Conjugale	Moyenne 23,8	25,2	32,1	(31,0)	(29,7)	(23,1)	(22,7)	2,3			
N = 396	Écart-type 0,3	(3,7)	(-)	3,6	2,9	1,9	(2,2)	(2,6)	(3,3)	(4,5)	1,2
Solo	Moyenne 23,5	26,8	30,9	(26,9)	(28,8)	22,4	20,6	2,8			
N = 361	Écart-type 0,4	(5,8)	(17,7)	23,5	26,8	30,9	(26,9)	(28,8)	22,4	20,6	2,8
Monoparentale	Moyenne 3,7	1,9	2,1	22,3	24,1	26,1	(29,4)	(26,2)	(22,9)	6,6	2,9
N = 215	Écart-type 9,3	3,5	3,5	4,2	3,6	4,0	(3,1)	(4,6)	(4,2)	8,0	1,5
Recomposée	Moyenne 1,1	9,9	(10,6)	22,1	25,3	26,6	(25,9)	(27,7)	(22,3)	13,0	3,1
N = 138	Écart-type 4,6	4,7	(4,3)	4,1	3,7	4,4	(5,4)	(5,0)	(4,5)	7,3	1,5
Nestalgique	Moyenne (0,0)	(26,5)	(13,0)	(30,3)	(30,6)	(32,2)	(27,3)	(27,3)	(26,0)	(23,2)	0,8
N = 192	Écart-type 0,1	(6,6)	(-)	(5,8)	(3,3)	(2,8)	(2,8)	(2,6)	(3,9)	(7,6)	1,0
Traj. globale	Moyenne 22,8	25,2	27,0	(28,0)	(28,6)	(22,4)	(16,9)	2,4			
N = 2329	Écart-type 2,0	(8,6)	(6,8)	3,9	3,5	3,7	(4,1)	(3,7)	(3,8)	(8,0)	1,3

Les valeurs entre parenthèses indiquent que moins de 20% du cluster ont vécu ce statut de cohabitation. 1 Cinq valeurs suspectes particulièrement élevées de l'âge minimum au début de la vie avec deux parents biologiques (entre 24 et 31 ans) ont été recodées pour les sujets appartenant à ce cluster.

Figure 1 : Trajectoire type « Parentale » (44%)

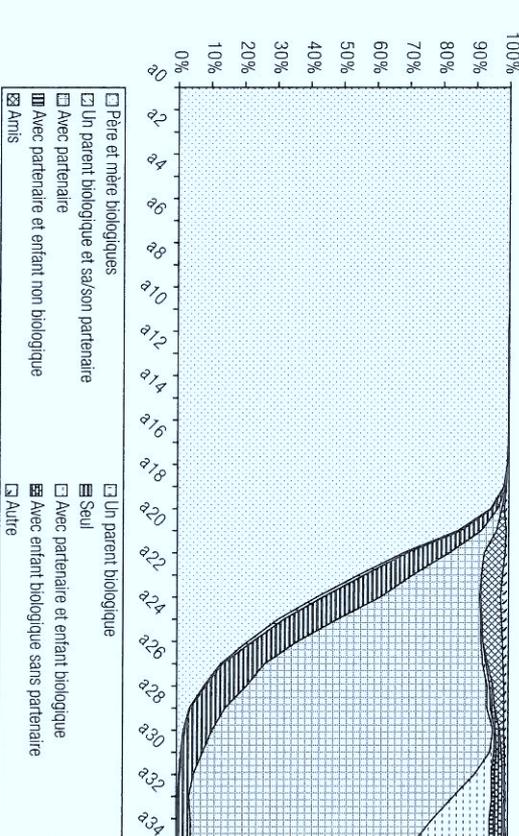


Figure 2 : Trajectoire type « Conjugale » (17%)

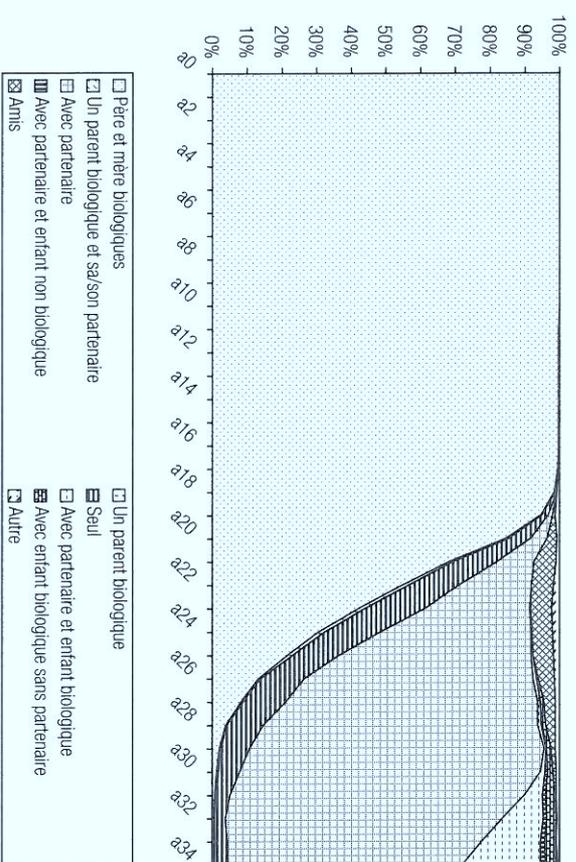
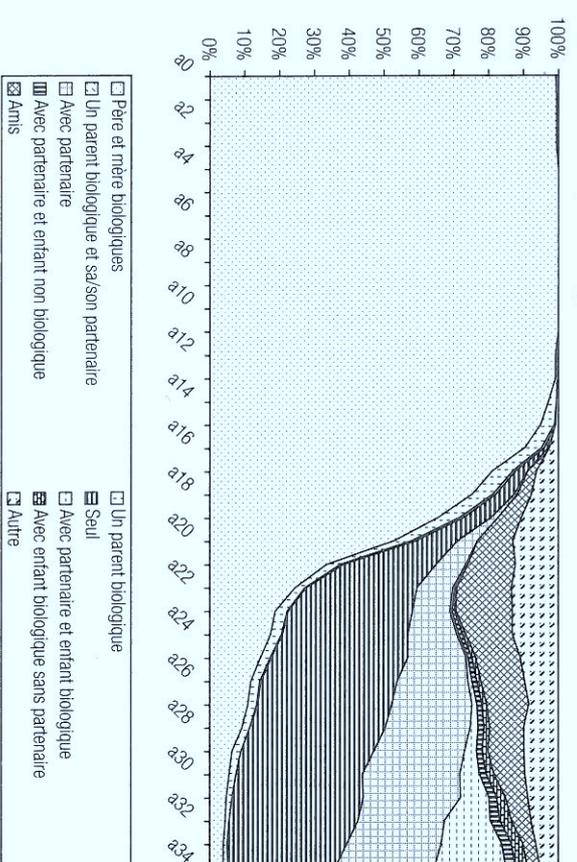
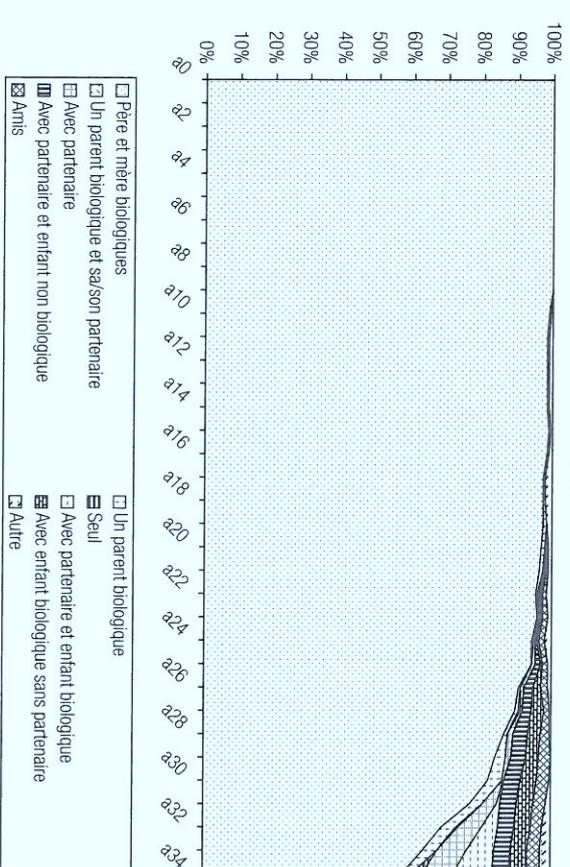


Figure 3 : Trajectoire type « Solo » (15,2%)



Deux types de trajectoires concernant des répondants qui ont vécu le divorce ou la séparation de leurs parents alors qu'ils vivaient encore avec eux. Le quatrième cluster (6% de répondants) correspond à des cas pour lesquels

Figure 4 : Trajectoire type « Nostalgique » (8%)



la séparation parentale a eu lieu tôt dans la trajectoire, en moyenne à l'âge de deux ans (figure 5). Un partenaire du parent gardien est ajouté assez rapidement au ménage dans lequel l'individu réside. Ces répondants passent en moyenne huit ans dans un ménage monoparental et huit ans et demi dans un ménage recomposé. Dans le cinquième cluster (9%) les répondants ont vécu la séparation de leurs parents plus tard que dans le type de trajectoires précédent (figure 6). La plupart du temps, après avoir vécu en moyenne 9 ans avec leurs deux parents biologiques, ces individus vivent encore environ 6 ans et demi avec un seul parent, avant qu'ils ne quittent leur famille d'orientation. En résumé, les trajectoires de cohabitation sont caractérisées par un modèle dominant dans lequel on observe un passage rapide du statut d'enfant coresident à celui de parent coresident (44% de l'échantillon). Les modèles alternatifs représentent 56% des trajectoires restantes. On y trouve distribuées de manière relativement équivalente celles caractérisées par la vie en solo, la vie en couple sans enfant ou la prolongation de la cohabitation avec sa famille d'orientation, ainsi que l'expérience de situation de monoparentalité et/ou de recomposition familiale.

La construction sociale des trajectoires de cohabitation

Les trajectoires de cohabitation dépendent-elles des insertions sociales, tels que le statut socio-économique de la famille d'orientation, le niveau d'éducation et la cohorte de naissance? Cette question s'intéresse à savoir dans

Figure 5: Trajectoire type « Recomposée » (6%)

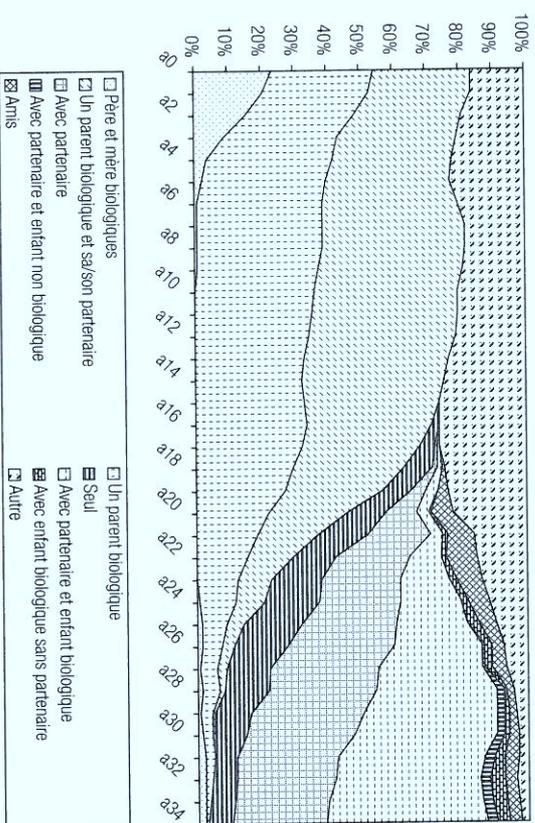
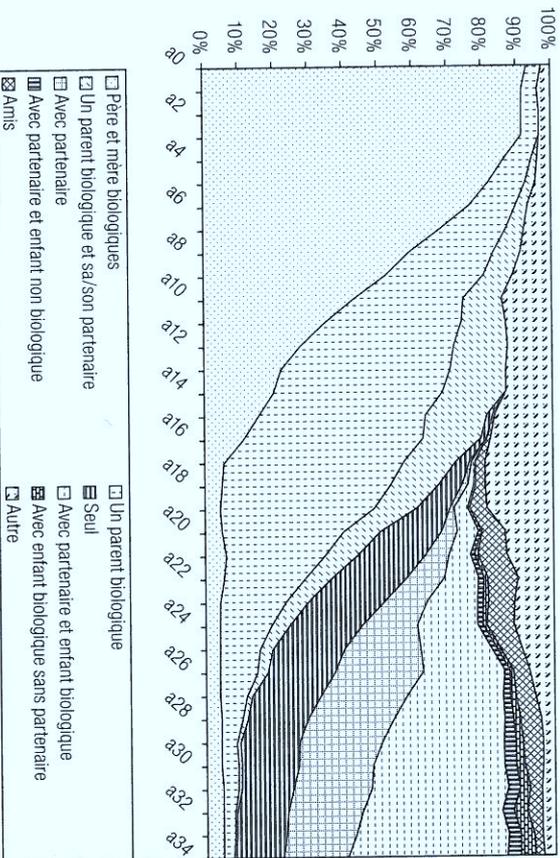


Figure 6: Trajectoire type « Monoparentale » (9%)



quelle mesure ces types de trajectoires sont le produit d'une certaine fabrique sociale ou si elles se déterminent de manière aléatoire comme l'hypothèse de la pluralisation des formes de vie familiale tend à le suggérer. Pour tenter de

répondre à cette question, nous avons produit une série de régressions logistiques dans lesquelles chaque type de trajectoires est comparé à tous les autres alternativement (tableau 3).

Le tableau 3 montre que la cohorte de naissance ainsi que le niveau d'éducation et la classe sociale d'origine ont une influence significative sur la probabilité d'appartenir à l'une ou l'autre de ces catégories. Les cohortes de naissance les plus récentes ont plus de chances d'avoir expérimenté le divorce et la recomposition du couple de leurs parents durant la première moitié de la trajectoire considérée. Elles sont également plus fréquemment caractérisées par des trajectoires « Solos » ou « Conjugales », alors que les cohortes plus anciennes voient plus fréquemment leurs membres suivre des trajectoires « Nestalgiques ». On trouve des résultats similaires en ce qui concerne les niveaux d'éducation. Un plus haut niveau est positivement associé à une plus grande probabilité de suivre une trajectoire « Solo » ou « Conjugale ».

Tableau 3: Influence de quelques variables socio-structurelles sur l'appartenance à un type de trajectoires donné (rapports de chance calculés par régression logistique)

Type de trajectoires Variables indépendantes	Parentale	Conjugale	Solo	Recom- posée	Mono- parentale	Nestalgique
Sexe (femme = 1)	1.118	0.866	1.25	0.918	0.999	0.627*
Éducation : niveau bas	0.98	0.626*	0.563*	2.179*	1.281	1.437
Éducation : niveau moyen	—	—	—	—	—	—
Éducation : niveau élevé	0.823*	1.285*	1.232	1.136	1.012	0.638*
Cohorte 1958-67	0.897	1.168	1.538*	0.749	0.813	0.652
Cohorte 1948-57	0.989	1.104	1.054	0.943	0.947	0.867
Cohorte 1938-47	—	—	—	—	—	—
Cohorte 1928-37	0.934	0.742	0.804	0.753	1.19	2.056*
Cohorte 1927 et avant	0.563*	0.718	1.105	0.831	0.927	4.335*
Travailleur non manuel **	1.184	1.106	1.292*	0.687	0.481*	0.845
Ouvrier agricole	—	—	—	—	—	—
Travailleur manuel	1.177	0.79	1.073	0.525*	0.596*	1.918*
Chi ²	17.06	36.14	43.32	20.35	28.45	96.51
DF	9	9	9	9	9	9
p	≤ .05	≤ .001	≤ .001	≤ .05	≤ .001	.001

* p ≤ .05.
** Statut socio-économique du père du répondant selon la catégorisation en trois classes de Erikson et Goldthorpe (1992).

Vies liées : l'homogamie des trajectoires de cohabitation

Nous abordons maintenant la question du lien entre les trajectoires de cohabitation des conjoints ou des partenaires. À partir de l'échantillon de base, il a été possible de lier les trajectoires des partenaires de 557 couples, pour lesquels nous disposons d'information pour chacun d'eux.

Tableau 4 : *Homogamie de trajectoires des deux partenaires des couples actuels*

	Femmes		Hommes				Total
	Parentale	Conjugale	Solo	Recomposée	Mono-parentale	Nostalgique	
Parentale	74,7%	29,3%	31,3%	44,8%	51,9%	36,4%	54,9%
Conjugale	6,0%	42,4%	21,9%	13,8%	11,5%	11,4%	15,6%
Solo	4,8%	17,2%	18,8%	17,2%	7,7%	6,8%	9,7%
Recomposée	6,0%	3,0%	9,4%	10,3%	1,9%	4,6%	5,6%
Monoparentale	7,8%	5,1%	7,8%	10,3%	19,2%	4,6%	8,3%
Nostalgique	0,7%	3,0%	10,9%	3,5%	7,7%	36,4%	5,9%
Total	100%	100%	100%	100%	100%	100%	100%
N	269	99	64	29	52	44	557

V de Cramer = 0,28, $p \leq .001$.

Nous pouvons conclure du tableau 4 qu'il existe une forte tendance à apparier des individus caractérisés par des trajectoires de cohabitation similaires. Par exemple, les trois quarts des hommes ayant suivi une trajectoire « Parentale » vivent avec des femmes ayant eu cette trajectoire-là aussi. Il en va de même, quoique de manière un peu moins marquée, pour les individus issus de trajectoires « Solos » ou « Conjugales ». Les couples homogames du point de vue des trajectoires de cohabitation représentent près de la moitié de tous les couples et sont statistiquement surreprésentés comparés à une distribution aléatoire.

Pour les couples dont les membres ont tous deux suivi une trajectoire « Parentale », les transitions ont lieu tôt et s'enchaînent rapidement et régulièrement. Le mariage précède clairement la naissance du premier enfant (Blossfeld et Mills, 2001 ; Le Goff et al., 2005), qui survient déjà dans la mi-vingtaine des deux partenaires (tableau 5). Pour les couples au sein desquels les deux partenaires partagent une trajectoire « Conjugale », on observe que la période entre le départ de la famille d'orientation et le début de la parentalité est beaucoup plus longue, du fait que le premier enfant arrive plus tard, aux alentours de la mi-trentaine pour chaque partenaire. Même s'ils ne sont qu'un petit nombre, une situation semblable caractérise les couples dont chaque membre a suivi une trajectoire « Solo », la première cohabitation avec un ou une partenaire intervient assez tardivement (en moyenne à 31 ans pour l'homme et

28 ans pour la femme). On notera de plus que, malgré ce « retard », l'arrivée du premier enfant se produit chez ces couples en moyenne presque cinq ans plus tard. Les trois types d'homogamie de trajectoires que nous venons de décrire recouvrent des réalités différentes en termes de chronologisation des transitions, mais ils reposent sur des parcours similaires, et ce, qu'ils aient été réalisés ou non avec le ou la partenaire actuelle. On peut faire l'hypothèse qu'une homogamie structurelle entre deux trajectoires constitue un avantage en terme de pré-condition à une mise en couple (Reiss, 1960 ; Lewis, 1974). Si l'on considère que les types de trajectoires de cohabitation sont déterminés par les modalités de passage d'un certain nombre de transitions-clés, des trajectoires hétérogènes supposent des expériences de vie antérieures clairement différenciées sur au moins un point essentiel.

Pourquoi l'homogamie de trajectoire est-elle si marquée ? Pour expliquer cette association, nous nous tournons vers les normes liées à l'âge régulant le parcours de vie (Neugarten, 1965 ; Settersten et Häggestad, 1996a, 1996b). Dans le cas présent, en Suisse comme dans d'autres pays occidentaux, il existe une forte norme concernant la différence d'âge considérée comme acceptable entre les conjoints (Kellerhals et al., 1982 ; Widmer, 1993 ; Widmer, Kellerhals, Levy, Ernst et Hammer, 2003). Dans notre échantillon, la différence absolue de l'âge entre les conjoints est en moyenne de 4,2 ans (avec un écart-type de 4,8). L'âge moyen au début de la vie conjugale est de 24,4 ans pour les femmes (écart-type : 4,4) et de 26,3 pour les hommes (écart-type : 4,7). Pourtant, les couples hétérogames du point de vue des trajectoires présentent des différences significativement plus grandes au niveau de l'âge au début de la phase conjugale dont les membres présentent des trajectoires de cohabitation homogames. Par exemple, les couples dans lesquels les deux conjoints ou partenaires ont suivi une trajectoire « Parentale » ont une différence absolue d'âge de 2,7 ans en moyenne (avec un écart-type de 2,5), elle est de 3,1 pour les couples avec une trajectoire « Conjugale » homogame (écart-type : 3,5) et de 4 ans pour les couples ayant suivi auparavant une trajectoire « Solo » (écart-type : 3). En comparaison, les couples dans lesquels la femme a suivi une trajectoire « Parentale » et l'homme une trajectoire « Conjugale » ont une différence d'âge moyenne de 4,9 (écart-type : 3,3). Dans la situation inverse (trajectoire « Parentale » pour l'homme et « Conjugale » pour la femme) la différence s'élève à 8 ans (écart-type : 9,3). Ces différences sont statistiquement significatives ($p \leq .001$). On peut donc penser que des normes liées à l'âge expliquent en partie l'homogamie des trajectoires entre conjoints ou partenaires.

Discussion

La perspective du développement familial a suscité de nombreuses critiques du fait de son incapacité à intégrer dans son modèle explicatif la complexité associée à la dé-standardisation de la vie familiale. Nous proposons de privilégier une approche empirique du développement familial centrée sur les individus et leurs trajectoires de cohabitation plutôt que construite a priori sur des critères théoriques considérant la famille comme un groupe stable centré sur le ménage, des postulats largement critiqués depuis les années soixante-dix.

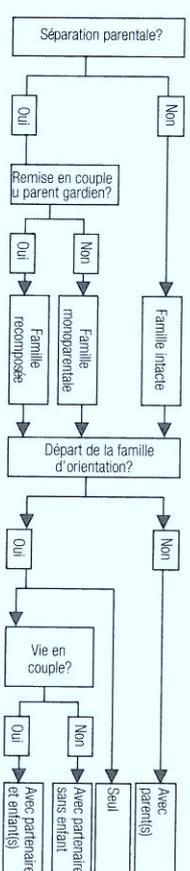
Cette approche montre qu'aujourd'hui les trajectoires familiales restent fortement structurées et ordonnées. Les trajectoires parentales représentent environ la moitié de toutes les trajectoires. Les trajectoires « Solos » et « Conjugales » sont apparues dans les cohortes récentes; elles ne remettent pas en question la chronologisation et l'ordonnement de la vie, processus centraux dans la perspective du développement familial. Il en va de même pour les trajectoires issues de séparations dans la famille d'orientation.

Plusieurs changements historiques rendent compte des différences observées entre les cohortes. L'augmentation du nombre de trajectoires « Solos » et « Conjugales » suggère que le développement familial est tronqué pour un nombre croissant d'individus, pour lesquels ce qui était autrefois une transition devient un état permanent. Ces changements se reflètent aussi dans le pourcentage d'individus ayant vécu le divorce de leurs parents avant l'âge de 20 ans. Dans les cohortes les plus récentes (individus nés après 1967), cette proportion s'élève à 17%, alors qu'elle n'est que de 6% à 3% dans les cohortes plus anciennes.

En conclusion, une majorité des trajectoires familiales restent structurées dans les cohortes les plus récentes, où la chronologisation et l'ordonnement restent très puissants. La famille dans la modernité tardive n'est pas caractérisée par une pluralisation et une individualisation extrêmes de la vie de famille, mais plutôt par un nouvel éventail de trajectoires, dont le nombre reste limité. Le recours à une approche empirique se centrant sur les individus plutôt que sur la famille comme groupe de résidence, pour définir les étapes de la vie familiale, soutient fortement l'hypothèse selon laquelle les trajectoires familiales sont loin d'être désorganisées et affranchies des contraintes structurelles et normatives. On assiste à l'émergence de nouveaux modèles qui sont difficiles à aborder si l'on utilise la perspective développementale classique qui, de ce fait, a été largement abandonnée par la sociologie de la famille contemporaine. Le changement de perspective, de la famille considérée comme un groupe bien circonscrit ayant une trajectoire collective, à une centration sur les liens familiaux d'Ego, s'est révélé efficace en ce qu'elle nous a permis de

revenir à la question du développement familial sur des bases empiriques plus solides. Si nous considérons l'individu comme le point de départ de l'étude, plutôt que l'unité familiale comme un tout, nous découvrons qu'un nombre limité de modèles de développement familial structure cet échantillon représentatif d'individus vivant en Suisse, un pays qui, par ailleurs, a connu de forts taux de divorce au cours des dernières décennies.

Figure 7 : *Modèle conceptuel de la trajectoire de cohabitation de la naissance à l'âge adulte (35 ans)*



La figure 7 illustre les différents cheminement qui structurent les trajectoires individuelles de cohabitation. La plupart des individus commencent leur vie auprès de leurs deux parents biologiques. Ensuite, au cours de l'enfance ou de l'adolescence, leurs parents peuvent se séparer ou divorcer, ce qui crée les pré-conditions pour vivre soit avec un seul de ses parents, soit avec celui-ci et sa ou son nouveau partenaire. Dans cette perspective, le développement familial peut être considéré comme un arbre d'induction dans lequel un nombre limité de « turning points » (Levy et al., 2005), essentiellement le divorce et la remise en couple des parents, le départ de la famille d'orientation, la mise en ménage avec un ou une partenaire, et l'arrivée de l'enfant, fournissent suffisamment d'embranchements pour donner aux individus l'impression que « tout est possible ». Ce qui est effectivement réalisé dans chaque trajectoire individuelle particulière est en fait beaucoup plus standardisé que ce qu'il serait en théorie possible de faire. Les récents changements sociaux n'ont pas conduit à une déstructuration du cycle de vie familial, mais plutôt au remplacement d'un ancien ensemble de modèles par de nouveaux modèles, limités en nombre, et fortement ordonnés et chronologisés, ainsi qu'inscrits dans la structure sociale.

Des recherches complémentaires devraient tenter de combiner les trajectoires d'individus liés les uns aux autres, telles que des trajectoires de conjoints ou de parents et d'enfants, de manière à reconstruire la logique unissant les vies de personnes socialement liées. À cet égard, le fait de se centrer sur le critère de la résidence n'est pas suffisant pour définir des trajectoires familiales. Les recherches futures devraient revenir sur cette simplification de

l'opérationnalisation des liens familiaux, nécessaire à ce stade des connaissances sur les trajectoires familiales, en utilisant d'autres critères relationnels, telle que la fréquence des interactions entre Ego et les membres de sa configuration familiale ou le soutien potentiel que ceux-ci amèneraient en cas de besoin. Les analyses de réseau, telles qu'elles sont appliquées aux recherches sur la famille, offrent des perspectives intéressantes à cet égard (Widmer, 1999 et 2004; Widmer et Lafarga, 2000).

Références bibliographiques

- Abbott, Andrew. 1990. A Primer On Sequence Methods. *Organization Science*, 1(4): 375-392.
- Abbott, Andrew. 1995. Sequence Analysis: New Methods for Old Ideas. *Annual Review of Sociology*, 21: 93-113.
- Abbott, Andrew. 2001. *Time Matters. On Theory and Methods*. Chicago & London: University of Chicago Press.
- Beck, Ulrich. 1986. *Risikogesellschaft. Auf dem Weg in eine andere Moderne*. Frankfurt: Suhrkamp.
- Blossfeld, Hans-Peter et Melinda Mills. 2001. A Causal Approach of Interrelated Family Events. A Crossnational Comparison of Cohabitation, Nonmarital Conception and Marriage. *Canadian Studies in Population*, 28(2): 409-437.
- Cherlin, Andrew. J. et Frank E. Furstenberg. 1994. Stepfamilies in the US: A Reconsideration. In *Annual Review of Sociology*, 359-381.
- Duvall, Evelyn M. 1957. *Family Development*. Philadelphia: Lippincott.
- Erikson, Robert et John H. Goldthorpe. 1992. *The Constant Flux: a Study of Class Mobility in Industrial Societies*. Oxford: Clarendon.
- Furstenberg, Frank E. et Graham B. Spanier. 1987. *Recycling the Family: Remarriage After Divorce*. Beverly Hills, CA: Sage Publications.
- Gauthier, Jacques-Antoine. 2007. Empirical Categorization of the Transition to Adulthood in Switzerland: A Sequential View on the Life Course. Thèse de doctorat. Faculté des sciences sociales et politiques, Université de Lausanne.
- Halpin, Brendan et Tak Wing Chan. 1998. Class Careers as Sequence: An Optimal Matching Analysis of Work-Life Histories. *European Sociological Review*, 14(2): 111-130.
- Kellerhals, Jean, Jean-François Perrin, Geneviève Steinauer-Cresson, Laura Vonèche, et Geneviève Wirth. 1982. *Mariages au quotidien: Inégalités sociales, tensions culturelles et organisation familiale*. Lausanne: P.-M. Favre.
- Kohli, Martin. 1985. Die Institutionalisierung des Lebenslaufs. *Kölnner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie*, 37(1): 1-29.
- Krüger, Helga et René Levy. 2001. Linking Life Courses, Work, and the Family: Theorizing a not so Visible Nexus between Women and Men. *Canadian Journal of Sociology/Cahiers canadiens de sociologie*, 26(2): 145-166.
- Kruskal, Joseph. 1983. An Overview of Sequence Comparison. In David Sankoff et Joseph Kruskal (eds), *Time Warps, String Edits, and Macromolecules: The Theory and Practice of Sequence Comparison*. Don Mills Ontario: Addison-Wesley, 1-44.
- Laszloffy, Tracy A. 2002. Rethinking Family Development Theory: Teaching Wirth the Systemic Family Development (SEFD) Model. *Family Relations*, 51(3): 206-214.
- Le Goff, Jean-Marie, Claudine Sauvain-Dugerdil, Clémentine Rossier, et Josette Coenen-Huther. 2005. *Maternité et Parcours de Vie*. Berne: Peter Lang.
- Levy, René. 1977. *Der Lebenslauf als Statusbiographie. Die weibliche Normalbiographie in makrosoziologischer Perspektive*. Stuttgart: Enke.
- Levy, René, Jacques-Antoine Gauthier, et Eric Widmer. 2006. Entre contraintes institutionnelle et domestique: les parcours de vie masculins et féminins en Suisse. *Canadian Journal of Sociology/Cahiers canadiens de sociologie*, 31(4): 461-489.
- Levy, René, Paolo Ghisleria, Jean-Marie Le Goff, Dario Spini, et Eric Widmer (eds). 2005. *Advances in Life Course Research*, Vol. 10. Towards an Interdisciplinary Perspective on the Life Course. Amsterdam, Boston: Elsevier.
- Neugarten, Bernice L., Joan W. Moore, et John C. Lowe. 1965. Age Norms, Age Constraints, and Adult Socialization. *American Journal of Sociology*, 70(6): 710-717.
- Parsons, Talcott et Robert F. Bales. 1955. *Family: Socialization and Interaction Process*. New York: The Free Press.
- Pasley, Kay. 1987. Family Boundary Ambiguity: Perceptions of Adult Stepfamily Family Members. In Kay Pasley et Marilyn Hinger-Tallman (eds), *Remarriage and Stepparenting: Current Research and Theory*. New York: Guilford, 206-225.
- Settersten, Richard A. et Gunhild O. Hägstad. 1996a. What's the Latest? Cultural Age Deadlines for Family Transitions. *The Gerontologist*, 36(2): 178-188.
- Settersten, Richard A. et Gunhild O. Hägstad. 1996b. What's the Latest? II. Cultural Age Deadlines for Family Transitions. *The Gerontologist*, 36(5): 602-613.
- Widmer, Eric. 1993. *De Coeur et de Raison. Le choix du conjoint à Genève au XIX^e Siècle*. Genève: Société d'histoire et d'archéologie.
- Widmer, Eric. 1999. Family Contexts as Cognitive Networks: A Structural Approach of Family Relationships. *Personal Relationships: Special Issue on Methodological and Data Analytic Advances in the Study of Interpersonal Relationships*, 6, 487-503.
- Widmer, Eric et Linda-Ann La Farga. 2000. Family Networks: A Sociometric Method to Study Relationships in Families. *Field Methods*, 12(2): 108-128.
- Widmer, Eric, Jean Kellerhals, René Levy, en collaboration avec Michèle Ernst Stähli et Raphaël Hammer. 2003. *Couples contemporains: cohésion, régulation et conflits. Une enquête sociologique*. Zürich: Seismo.
- Widmer, Eric, René Levy, Raphaël Hammer, Alexandre Pollien et Jacques-Antoine Gauthier. 2003. Entre standardisation, institutionnalisation et sexualité: une analyse des trajectoires personnelles en Suisse. *Revue Suisse de Sociologie*, 29(1): 35-67.
- Widmer, Eric. 2006. Who Are My Family Members? Bridging and Binding Social Capital in Family Configurations. *Journal of Personal and Social Relationships*, 23(6): 979-998.